

En quête d'avenir

« Comparée aux États-Unis avec leur violence endémique, leurs luttes ethniques et surtout le saucissonnage des individus en minorités de plus en plus pointues et exclusives (noirs, chicanos, femmes, homosexuels, handicapés, non fumeurs, végétariens, etc.), la France paraît — mais pour combien de temps encore ? — une oasis de paix et d'harmonie où triomphe une culture nationale ouverte ».

Mais le temps presse, souligne D. Pinto, tant la fracture est grande entre les élites de la nation et le nouveau tiers-état :

— D'un côté, l'élite française qui se reproduit de manière incestueuse. Les grands corps qui continuent de gérer tièdement la France et à servir l'État sans être vraiment animés de valeurs fortes et de projets mobilisateurs. Une technocratie qui se veut éclairée (mais sans idéaux) et bienveillante à l'égard d'un peuple qu'en vérité elle méprise.

— De l'autre côté une société, incapable de se penser collectivement et individuellement en termes historiques, dépourvue de véritables repères collectifs et de plus en plus éclatée sous l'effet de la compétition économique, du chômage, de l'exclusion sociale. Un pays où se reconstituent les clivages que la révolution de 1789 était censée avoir abolis, où un nouveau tiers-état se profile de manière menaçante : les chômeurs, les jeunes, les immigrés et autres

groupes sociaux au statut politique et social mal défini.

Faut-il vraiment que les émeutes se multiplient, que se liguent contre la technocratie française ces populations marginalisées pour que sautent les verrous qui nous empêchent d'avancer ? Peut-on inversement accepter que soit progressivement asphyxiée une population qui, dès lors qu'elle ne vénère plus ses maîtres, doit, d'une manière ou d'une autre disparaître ?

« Tout Italien — reprend D. Pinto — ne peut être qu'admiratif devant l'État français, cette construction séculaire qui a su protéger ses citoyens contre l'arbitraire des autorités locales et empêcher l'apparition de cliques mafieuses (mais pour combien de temps encore ?). Le rêve de tout Italien réformateur est d'avoir un tel État à sa disposition, au moment même où les Français souhaiteraient voir leur pays doté du dynamisme économique de la société civile italienne ».

Mais l'État jacobin français — en dépit de la volonté décentralisatrice qu'il affiche — a étouffé de longue date l'esprit d'entreprise, le sentiment d'identité locale, le processus de formation d'élites locales authentiques. En décrétant de Paris la décentralisation, la province ne pouvait demeurer qu'un partenaire inégal, voire inférieur, « où sévissent des luttes intestines de bas-relief aux enjeux byzan-

tins qui paralysent » plus qu'elles n'animent la vie locale.

Bref, incapable de diriger la France de Paris, l'État est incapable d'en déléguer le gouvernement aux instances locales et régionales ; ses plus hauts représentants n'ayant en conséquence pour issue que de s'isoler davantage dans leurs tours d'ivoire en cultivant leur « incorrigible autosuffisance ».

Bref, la société française, habituée à une vie bourgeoise et douce, s'enlise ou dans le désespoir ou dans l'ennui. Ses membres — chacun agissant pour son propre compte — se replient sur eux-mêmes, s'isolent, se crispent sur leur position. Bref, la société est bloquée, souffre des mêmes rigidités que celles que dénonçaient déjà en 1960 le rapport Rueff-Armand sur « Les obstacles à l'expansion économique » et, un peu plus tard, Michel Crozier dans « La société bloquée » (1970). Pire encore, ces obstacles plutôt que d'être progressivement surmontés, s'aggravent, selon D. Pinto, au fil des années.

Sommes-nous ainsi condamnés à la paralysie alors que le monde qui nous environne change de plus en plus rapidement et exige de notre part une capacité toujours plus grande d'adaptation, sinon d'innovation ? Témoins de ce changement : les nouveaux modes d'organisation des entreprises et les nouvelles formes d'emploi qui s'imposent du fait de la tertiarisation des économies modernes, de la mondialisation, de l'essor des nouvelles technologies... que traitent dans ce numéro Bob Aubrey et Michel Paysant.

Les lecteurs de *Futuribles* ne manqueront pas en lisant leurs papiers de retrouver deux idées maîtresses souvent évoquées dans nos colonnes : d'une part le déclin des structures en forme de pyramide et l'essor du travail en réseau ; d'autre part, le déclin du salariat hérité des « trente glorieuses » et le développement du travail individuel ou en équipe-projet.

Autant il serait sans doute naïf de croire que de telles substitutions vont s'opérer, intégralement et instantanément, de façon indifférenciée, dans toutes les organisations et pour tous les individus, autant il serait dangereux d'imaginer que l'on puisse faire l'économie des transformations structurelles profondes qui remettront en cause nos habitudes.

D. Pinto affirme que « aucun grand débat d'idées ne jalonnait ces deux décennies » à venir. Nous espérons parvenir à contrarier son point de vue en suscitant au travers de *Futuribles* des réflexions et des échanges qui contribueront à faire évoluer les mentalités et les comportements. Immense ambition, ceci demeure notre seul espoir, dès lors que nous estimons être confrontés à des enjeux majeurs qu'il convient ici d'aborder avec d'autant plus d'énergie que d'autres s'occupent de les occulter. Immense naïveté peut-être dès lors que je veux croire que les analyses et opinions ici exprimées, plus que les avertissements de Démosthène, seront pris suffisamment au sérieux pour que ne se perpétue pas une histoire marquée par tant de barbarie et de gaspillage de ressources humaines.

Hugues de Jovenel